

Le chef-d'oeuvre

Bernard Lévy

Numéro 41, automne 1989

Le rituel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévy, B. (1989). Le chef-d'oeuvre. *Moebius*, (41), 49–62.

LE CHEF-D'ŒUVRE

Bernard Lévy

«Je n'ai pas pu résister, excusez-moi, à l'envie de vous lire un extrait de ce livre... Je ne vous dérangerai pas très longtemps... Excusez-moi, encore une fois, mais vous savez, c'est un irréprensible besoin... Il faut que je vous explique... Je vis seul: je suis célibataire. Quand je rentre chez moi, j'allume la radio. La voix des annonceurs et la musique me tiennent compagnie; je regarde la télévision pour me divertir de ma journée de travail. Il m'arrive aussi de lire un livre. Et comme beaucoup de gens, j'ai été intrigué par ce livre dont on parle tant; vous savez, ce livre dont on parle tellement que l'on songe à l'interdire. Je me suis dépêché de l'acheter avant qu'il ne soit épuisé et j'ai commencé à le lire, hier soir, chez moi. Mais voilà, je n'ai pas tout compris; beaucoup de choses m'ont échappé. À vrai dire, je sens bien que je n'ai pu apprécier le texte, les péripéties, les personnages comme le souhaite l'auteur. Alors si vous me le permettez, j'aimerais vous lire quelques extraits à haute voix.»

Voilà le genre de requête que l'on pouvait s'attendre à recevoir de n'importe qui, n'importe où: dans un café, dans l'autobus, en plein milieu de la rue.

Un livre défrayait les chroniques depuis plusieurs mois. L'affaire avait commencé au moment où l'auteur, voyant que l'on avait refusé son manuscrit partout, avait sollicité un animateur de télévision. Il lui avait envoyé une bonne dizaine de lettres qui étaient restées sans réponse. Et puis, un jour, à la faveur d'une rencontre fortuite dans

un ascenseur de la maison de la radiotélédiffusion, il était parvenu, après s'être identifié, à dire quelques mots de ses lettres à l'inaccessible vedette du petit écran qu'il essayait de sensibiliser à son cas.

Quelques semaines auparavant, cette vedette avait laissé entendre – certainement par imprudence – que, de nos jours, les éditeurs, tellement nombreux et si bien conseillés par des comités de lecture et des as de la mise en marché, disposaient des moyens les plus rigoureux pour identifier à coup sûr un chef-d'œuvre. «Aujourd'hui, avait déclaré le célèbre animateur, un chef-d'œuvre ne peut passer inaperçu, le risque est nul de ne pas le voir publié, diffusé, répandu dans le monde entier, de ne pas en produire des adaptations variées sous forme de feuilletons pour la télévision ou, au moins, de films pour le cinéma. En tout cas, la probabilité de ne pas atteindre un public planétaire où se recrutent les victimes de la paresse de lire et la multitude – hélas, de plus en plus vaste – de ceux qui ne savent pas lire, est devenue inexistante!» Cette affirmation péremptoire avait piqué François Durant-Dupont et il avait proposé de démontrer l'inexactitude des propos de l'animateur pourvu qu'on lui laissât la chance de faire sa démonstration sur le plateau de télévision. C'était le sujet de ses lettres.

L'animateur lui répondit qu'il n'avait jamais vu ni même entendu parler de ces lettres. Il promettait néanmoins de vérifier et de répondre à l'écrivain. Car François Durant-Dupont était écrivain. Un de ces innombrables gratteurs de papier dont les manuscrits avaient été refusés partout. Il se sentait authentiquement écrivain. Ainsi, contrairement à tous ceux qui abandonnent après l'échec d'un ou deux manuscrits, il était persuadé que l'originalité si particulière de ses livres échappait à la sagacité et au flair des éditeurs et de leurs comités de lecture. Ceux-ci, aussi perspicaces et ingénieux qu'ils se prétendaient, n'entendaient rien à ses textes.

Comme bien d'autres auteurs, il se résignait. Il avait bien un sursaut d'indignation quand il repérait dans son courrier un gros paquet qu'il devinait être le manuscrit renvoyé accompagné parfois d'une lettre avec les mots d'usage: «Le Comité de lecture a lu attentivement votre manuscrit, malheureusement votre texte ne correspond pas aux sujets que nous cherchons pour nos lecteurs. Nous vous remercions de l'intérêt que vous portez à notre

maison d'édition, etc.» Il connaissait bien la ritournelle.

Parfois la lettre arrivait sans le manuscrit: on le priait d'aller chercher lui-même le précieux document avant qu'il ne soit détruit. Il se rendait alors chez l'éditeur avec le secret espoir d'y rencontrer quelqu'un avec qui il pourrait causer, auprès de qui il pourrait sentir un peu l'atmosphère fébrile du milieu de la création littéraire. Bien qu'exclu de ce monde auquel il voulait tant appartenir, il se sentirait, un bref moment, les pieds foulant les tapis ou les parquets, ses mains caressant les bras des fauteuils de la salle d'attente ou frôlant la surface des bureaux, il se sentirait – même s'il savait que ce serait une illusion – il se sentirait un écrivain.

Il rentrait déçu. Généralement, une secrétaire peu avenante et pas même jolie se rendait compte à la seule façon qu'il avait de se présenter, à la seule allure de sa démarche qu'il faisait partie de la pile des «refusés». Du doigt, elle lui désignait une large planche où s'entassaient cent, deux cents, trois cents paquets ficelés ou brochés. «N'oubliez pas de signer la feuille avant de sortir», lui recommandait-elle sur un ton blasé. Il cherchait alors dans le tas son manuscrit, écœuré de constater le peu de soin avec lequel on traitait son travail. S'il avait pu rêver que ses feuillets puissent renfermer un chef-d'œuvre, il doutait, dans ces moments pénibles, d'avoir produit une œuvre de quelque valeur. Il se sentait trop petit, écrasé, humilié, à des années-lumières du monde littéraire. Il fouillait dans un amas de papier à la recherche d'un paquet qui était le sien. Il finissait par le trouver. Il le reconnaissait aussitôt à cet air familier et personnel qui se dégageait de la couverture.

Parfois, il n'était pas seul à fouiller. D'autres malchanceux, d'autres rejetés venaient récupérer leur manuscrit et, comme lui, déplaçaient soigneusement et dans le plus respectueux silence, les piles de papier, à la recherche des feuillets auxquels ils avaient confiés une histoire, leur histoire. François Durant-Dupont n'accordait qu'un bref regard sans miséricorde à ses compagnons d'infortune. Était-ce la honte de cotoyer ces auteurs sans éditeur auxquels il refusait de s'associer? Non, si humilié fût-il, il gardait le sentiment qu'il était différent, qu'il appartenait à la caste des vrais écrivains et que l'on finirait par reconnaître son talent. D'ailleurs, il se demandait – comble de la vanité – comment des gens avaient pu

nourrir la présomption de soumettre un manuscrit en concurrence au sien.

Il portait sur eux le même regard que l'éditeur et ses comités de lecture avaient porté sur lui. La condition de parias des lettres, loin de susciter la solidarité entre les refusés, exacerbait, au contraire, leur sentiment de supériorité, leur susceptibilité d'artistes blessés et les séparait. Jamais Durant-Dupont n'avait entamé la moindre conversation avec ces proscrits; il ne voulait même pas savoir leur nom.

Sitôt son paquet récupéré, François Durant-Dupont signait «la feuille de retrait des manuscrits» et quittait la maison d'édition non sans avoir jeté un dernier coup d'œil chargé du secret espoir de croiser un écrivain connu ou un membre du comité de lecture auquel il aurait pu adresser quelques mots pour lui demander de «relire» son œuvre. L'éditeur devait être conscient du risque que couraient ses employés ou ses auteurs de se faire importuner par les «refusés» et prenait bien soin d'accueillir ses protégés par une autre porte.

Sa rencontre avec l'animateur de télévision était donc inespérée. Elle avait cependant suscité chez le malheureux écrivain des réflexions préoccupantes. Non seulement on rejetait ses œuvres mais on ne tenait même pas compte de ses lettres puisque l'animateur entrevu dans l'ascenseur ne se souvenait pas les avoir lues «à moins, se disait Durant-Dupont, que quelqu'un filtrât son courrier», ce qui était fort possible. «Mais enfin, de deux choses l'une, marmonnait-il, ou bien l'animateur a reçu une avalanche de lettres à la suite de sa déclaration péremptoire et, dans ce cas, il en aurait fait état publiquement au cours d'une des émissions suivantes, ou bien il n'a reçu qu'une seule lettre, la mienne. Mais alors pourquoi n'y a-t-il pas répondu? Une explication semblait s'imposer: quelqu'un a écarté la lettre...» Restait encore une autre hypothèse: un sort étrange frappait sa prose au point d'en oblitérer le sens. Idée absurde.

De retour à son bureau, l'animateur de télévision, le célèbre Roland Tourillon, demanda à sa secrétaire: «Avons-nous reçu une lettre d'objection à ma déclaration sur les chefs-d'œuvre?»

- Oui, monsieur, lui répondit-elle sans hésitation.
- Me l'avez-vous remise?
- Oui, monsieur.

– Et de qui est cette lettre?

– Je ne sais pas, mais je peux vérifier; un moment, je vous prie.»

Quelques instants plus tard la secrétaire reprit: «Il s'agit d'une lettre d'un monsieur François Durant-Dupont. Elle était dans votre courrier. Il y a une seconde lettre de ce monsieur et même quatre, cinq, six... huit autres...

– Et vous m'assurez que j'ai eu ces lettres?

– Vous les avez lues, monsieur, puisque votre paraphe figure au bas de chacune d'elles.

– Bon, bon. Très bien. J'ai dû les lire vite. Pourriez-vous me rappeler ce que M. François Durant-Dupont demande?

– Il estime que votre déclaration est présomptueuse. Il pense que les éditeurs et les comités de lecture ne savent pas toujours lire et qu'aujourd'hui encore, contrairement à ce que vous prétendez, on néglige des chefs-d'œuvre... Il connaît au moins un auteur de chef-d'œuvre – il s'agit de lui-même naturellement. Ses manuscrits ont été refusés par plus de trente maisons d'éditions...

– Ça doit vraiment être très mauvais.

– Il termine ses lettres en vous priant de l'inviter à votre émission pour qu'il puisse lire un extrait d'un de ses livres.

– Eh bien, il ne manque pas d'aplomb!

– Il précise que cette simple lecture serait le test décisif.

– Encore un mégalomane. Est-ce tout?

– Non. Il ajoute que vous avez tout à gagner à l'inviter. En cas d'échec de sa part, écrit-il, vous aurez confirmé de façon éclatante la compétence extraordinaire des éditeurs; en cas de succès, vous aurez alors contribué à révéler un chef-d'œuvre, ce qui compensera largement aux yeux de votre public vos propos imprudents; de plus, ce succès stimulera ceux qui écrivent et les incitera à continuer à le faire; enfin, il apprendra aux éditeurs à accorder plus d'attention aux auteurs qu'après tout ils ont la tâche de découvrir et de faire connaître.

Le dernier argument avait porté. Roland Tourillon demeurait silencieux. Sa secrétaire attendait ses ordres. Il reprit: «Vous m'affirmez que j'ai lu ces lettres...

– Monsieur, jugez vous-même: vos initiales sont au bas de chaque page.

Il avait les feuillets sous les yeux. Il reconnu le texte dactylographié serré: les lignes s'étendaient presque d'un bord à l'autre de la page séparées seulement par un espace simple. Le tout donnait une impression de forte densité comme si l'on avait voulu économiser le papier ou tout dire avec le minimum de place. Le texte ne respirait pas; les faits, les arguments avaient quelque chose de compact, de figé, comme saisis dans un bloc de béton.

Oui, il se souvenait maintenant de ces lettres. Il avait vite parcouru la première et plus vite encore toutes les autres qui lui étaient semblables. Elles n'avaient guère retenu son attention. Il n'avait pas compris ce que demandait son correspondant.

Il remercia sa secrétaire: «Laissez-moi ces lettres. Je vais réfléchir.»

Il manquait peu de chose à la gloire de Roland Tourillon. Mais pour Roland Tourillon, il manquait tout. Il animait, depuis quelques années, une émission intellectuelle qui connaissait un très grand succès. Une émission de ce type constituait une première à la télévision. Il était parvenu à rendre intéressantes les choses de l'esprit. Il rendait intelligibles les intelligences comme l'avaient écrit certains journalistes. La formule l'émerveillait encore. On ne tarissait pas d'éloge sur ses qualités d'animateur, sur ses facultés d'étonnement. Il se doutait bien cependant que dans quelques années peut-être son émission comme toutes les émissions serait moins suivie. Le public se lasse de tout. Alors que resterait-il? Quelques beaux souvenirs, quelques bons moments mais rien qui vaille, rien qui ne soit définitif, important, très important, essentiel, rien qu'il puisse s'attribuer vraiment, rien que le monde entier ne puisse lui reconnaître exclusivement. Son rôle d'animateur, il l'aimait beaucoup; il aimait moins parfois ce qui justement faisait son succès, c'est-à-dire cette façon de s'effacer pour mieux mettre en vedette le sujet dont il traitait, en somme les autres que ses questions pertinentes forçaient à être eux-mêmes. Confiné à ce rôle de faire-valoir par des artifices qu'il maîtrisait peut-être davantage que ses confrères, qui se souviendrait jamais de lui? S'il avait plus de succès que ses concurrents, c'est que plus qu'eux, il se pliait aux contraintes de son rôle de faire-valoir: il devait jouer à celui qui ne sait rien, feindre la surprise, dire des choses de béotiens, afficher son ignorance. Ces techniques ne le flattaient pas — encore

François Durant-Dupont et accepta de le laisser lire un extrait de son choix en présence de quelques-uns des éditeurs qui avaient dédaigné l'ouvrage. Roland Tourillon avait précisé: un court extrait. Pour donner plus de relief au projet, on demanderait ensuite à un aéropage d'écrivains, de professeurs de lettres et de critiques réputés d'exprimer leur avis sur les qualités de l'extrait qui serait lu; on solliciterait même l'opinion des téléspectateurs en les priant de répondre à la question: «Oui ou non, souhaitez-vous connaître la suite de l'histoire qui vous a été présentée?» Quelle mesure plus équitable du succès populaire aurait jamais pu espérer un auteur! Roland Tourillon se frottait les mains de satisfaction, l'émission serait bonne.

On choisit de faire passer François Durant-Dupont en dernier, comme «invité-surprise».

Bien entendu, l'auditoire avait été préparé pendant plusieurs semaines. Des annonces dans les journaux, ainsi que des articles entretenaient une atmosphère de mystère. Les messages se résumaient à ceci: «Quelqu'un avait eu l'audace de s'opposer à la déclaration de Roland Tourillon et proposerait au jugement du public ainsi que des experts un chef-d'œuvre!» Les spéculations allaient bon train: on ne doutait pas que l'auteur fût célèbre et l'on lançait des noms possibles et même celui d'un écrivain mort. Allait-on exhumer une œuvre inédite? On n'imaginait pas qu'un inconnu prît le risque de se couvrir de ridicule. Au milieu de l'incrédulité générale, Durant-Dupont gardait une très grande confiance. Il faut dire qu'il s'était gardé de lire le moindre périodique et qu'ainsi il s'était volontairement soustrait à l'hystérie que tentaient de communiquer les médias.

Comme toujours, l'émission se déroulait bien. Roland Tourillon faisait preuve de sa maîtrise habituelle et ses invités rivalisaient d'esprit, de finesse, d'érudition modeste. Leurs désaccords venaient de jeter de l'électricité et polarisaient tout autant l'attention des détracteurs de l'émission que de ses inconditionnels. Les réparties volaient cinglantes, lumineuses, piquantes: la routine. On aurait pu conclure et, comme chaque semaine, les téléspectateurs auraient été heureux et comblés de s'être sentis pendant une soixantaine de minutes «plus intelligents» selon le cliché sempiternellement utilisé pour caractériser la sensation qui saisissait l'auditoire à un

rythme hebdomadaire. Mais, fidèle à sa promesse, Roland Tourillon accueillit l'invité surprise. Il le présenta brièvement, évoqua en quelques mots les circonstances que tout le monde connaissait et, avant de céder la parole à François Durant-Dupont, s'adressa aux éditeurs réunis sur le plateau: «Vous êtes ici, leur lança-t-il, parce que vous avez tous refusé de publier le manuscrit dont M. François Durant-Dupont va nous lire un extrait tout à l'heure. Est-ce que l'un d'entre vous reviendrait sur sa décision? Vous, par exemple, pourquoi ne voulez-vous pas publier le livre?»

— Je n'ai pas lu le livre, répondit d'une voix posée l'éditeur auquel s'était adressé Roland Tourillon. Il précisa: «En tant qu'éditeur, je ne lis pas tous les livres que l'on ne soumet. Je fais confiance à un comité de lecture. Au sujet du manuscrit de M. Durant-Dupont, les membres du comité de lecture sont unanimes. Ils suggèrent de ne pas publier cet ouvrage.

— J'imagine, reprit Tourillon, que vous êtes tous dans le même cas. L'un d'entre vous pourrait-il me dire sur quoi repose ce refus?

— Les raisons sont vraiment variées, déclara l'un des éditeurs. On relève, par exemple, des remarques comme 'aucune originalité', 'texte sans intérêt'... Excusez-nous, Monsieur Durant-Dupont, mais telles sont les opinions des experts... Est-ce que je poursuis?

— Je vous en prie, fit Roland Tourillon.

— Très bien: 'esprit pauvre', 'manque de rythme', 'style sans couleur'. Décision: aucun succès à escompter.

— Oh, la, la! Est-ce qu'il existe, selon vous, un risque d'erreur?» Ici, Roland Tourillon utilisait son arme la plus redoutable: la feinte candeur.

«Vous savez, répondit le même éditeur, le risque existe toujours. Mais enfin, devant de tels jugements, exprimés par tant de spécialistes ayant une telle expérience de la littérature et des goûts du public, on peut considérer que les risques de se tromper sont vraiment infimes.»

Roland Tourillon se tourne alors vers François Durant-Dupont: «Ça ne vous fait pas peur de telles opinions?»

Durant-Dupont n'oppose qu'une moue apeurée. L'animateur enchaîne: «Vous avez décidé de nous

montrer que le jugement des experts n'est pas sans faille.» Durant-Dupont acquiesce timidement. Tourillon poursuit: «Pourriez-vous nous situer l'extrait que vous allez nous lire?»

— C'est tout simple, répond l'écrivain, j'ai choisi le début du roman: les premières pages du premier chapitre.

— Très bien. Allez-y!»

Alors François Durant-Dupont commença à lire. Les téléspectateurs découvrirent un homme d'une quarantaine d'années. Les cheveux lisses sagement partagés par une raie du côté gauche, de grands yeux de myope clairs abrités par des lunettes métalliques. Il portait une veste sombre sur une chemise blanche au col noué par une cravate d'un rouge très vif. Il était assis sur une modeste chaise, derrière un lutrin pliable en métal léger comme en utilisent les musiciens. Il avait fortement incliné le plan où reposaient les feuillets de son manuscrit pour que l'on pût distinguer son visage pendant la lecture et ses mains laissées libres.

On avait éteint les lumières du studio et seuls le visage, les mains et les feuilles étaient éclairés. Très vite l'assistance fut sous le charme de François Durant-Dupont. Sa voix épousait, modelait, ciselaient les mots qui gagnaient aussitôt une vie que personne jusque-là n'avait soupçonnée. Il lisait et libérait des phrases dont la justesse était faite pour tirer des sourires d'émerveillement au plus distrait des auditeurs. Il lisait et respectait le rythme tantôt haché, tantôt très ample des idées, des événements; d'une inflexion, il relevait la couleur des personnages; d'un souffle, il communiquait les nuances de leurs émotions.

La caméra demeurait en plan fixe sur François Durant-Dupont qui vivait son texte. Incliné légèrement vers le lutrin, il se redressait doucement pour jeter un regard furtif à l'objectif, c'est-à-dire aux millions de téléspectateurs.

Dans la régie, les techniciens, dont certains comptaient trente ans de métier, restaient figés, les yeux rivés sur les écrans témoins où François Durant-Dupont continuait à lire avec l'intelligence d'un grand acteur un texte, son texte, qui avait pris corps, comme une personne vivante. Il était question d'un gentlemen américain qui lève une prostituée dans une rue de-Montréal, un vendeur de

la parole: «Cher François Durant-Dupont, je dois, hélas, vous interrompre. Comme vous avez pu vous en rendre compte, il y a plus d'une heure que l'on vous écoute. Votre démonstration est éclatante: vous avez écrit un chef-d'œuvre. Naturellement, les téléspectateurs attendent la suite. Mais maintenant, j'en suis sûr, ils la liront eux-mêmes parce que, je pense, vous n'aurez aucune difficulté à trouver un éditeur. Bravo. L'émission est terminée. Bonsoir à tous.»

Pendant que défilait le générique, ce fut une merveilleuse pagaille dans le studio envahi par des photographes et par les caméras des chaînes de télévision concurrentes. François Durant-Dupont remerciait Roland Tourillon. L'un et l'autre rivalisaient de modestie. Une question pourtant demeurerait sans réponse: comment des gens de lettres si expérimentés avaient-ils pu ignorer la beauté évidente d'un tel texte? François Durant-Dupont connaissait la réponse: «Je crois, dit-il, que mes textes ne prennent consistance qu'à condition d'être lus à haute voix.»

Tourillon comprit à ces mots que même les lettres que lui avait adressées Durant-Dupont n'avaient pris de sens qu'après avoir été lues à haute voix par sa secrétaire.

On intitula le livre de Durant-Dupont «Le chef-d'œuvre». Le tirage fut astronomique. On le traduisit en 160 langues. Hélas, même dans ses versions étrangères, l'ouvrage ne pouvait souffrir d'être parcouru des yeux en silence. Il fallait le lire à haute voix. C'est ainsi que l'on surprenait des gens déclamer à plein poumon dans le métro, l'autobus, dans les cafés et les jardins publics des chapitres entiers du «Chef-d'œuvre» d'ailleurs pour le plus grand plaisir des voisins, auditeurs involontaires qui ne se plaignaient jamais, ravis dès les premières phrases par le charme saisissant de la prose de Durant-Dupont.

Depuis, les maisons d'édition, pour s'assurer de la qualité d'un livre, ont institué la règle de faire passer aux manuscrits le test de la lecture à haute voix.

Tourillon, comblé, est passé à l'histoire non pour avoir découvert un grand livre, non pour avoir donné des lettres à la télévision mais pour avoir enfin démontré la présence des mots sur les images à la télévision: l'une des chaînes n'a-t-elle pas choisi pour slogan «Chez nous, un mot vaut un million d'images»?

Quant à François Durant-Dupont, il a lancé la mode des livres à lire à haute voix. Ces livres ressemblent à ceux

que les comédiens enregistrent sur des cassettes sonores; ils sont cependant différents puisqu'ils sont spécialement conçus pour la voix. Mais François Durant-Dupont n'insiste pas sur cette différence. Au contraire: «Ce n'est pas une mode, soutient-il. À l'en croire, tous les grands textes sont faits pour la voix humaine, ils contiennent cette voix, assure-t-il; les dire alors revient à les laisser s'exprimer, à leur donner leur liberté, à leur redonner leur liberté d'oiseaux enfermés dans des pages, à les rendre à leur vocation.»

Ces belles envolées sont reprises par les médias: journaux à grand tirage, radios, télévisions. Mais ce sont surtout ses livres qui bénéficient de tout ce ramage. Les gens les achètent. Ils découvrent avec surprise que le texte est plat. Alors, ils entreprennent de le lire à haute voix. Ils se rendent compte que c'est mieux. Ils proposent un bout de lecture à un ami et aussitôt le miracle se produit. Quand ils n'ont pas d'amis disponibles et qu'ils ont hâte d'apprécier sans délai la suite de l'histoire commencée, ils arrêtent en pleine rue un inconnu qui, généralement, quand il n'est pas trop pressé, accepte avec courtoisie d'écouter quelques extraits sachant qu'un jour prochain, sans doute, il pourrait à son tour bénéficier du même service auprès de quelqu'un d'autre.



FIG. 37